

Le refus de se laisser monter sur la cervelle

Cet article publié dans La Tribune de Genève du 16 octobre 1968 a été fortement raccourci dans le volume du C.E.P. à cause de doublons avec les propos très proches de l'article « Les risques du métier », qu'on a lu plus haut mais qui a été écrit en 1971. Le lecteur trouvera en notes l'indication des passages supprimés, dont l'absence, au demeurant, ne dénature pas un témoignage ici encore très personnel, et qui met au centre des éléments que les fidèles de Guillemin connaissent bien.

Il ne m'appartient pas de prendre ici parti¹ sur la fameuse "contestation" dont est l'objet, en France, l'enseignement traditionnel. Je ne parlerai donc pas du problème dans son ampleur. J'apporterai un témoignage seulement, personnel, et tiré de mon expérience personnelle, sur l'enseignement de l'histoire tel qu'il m'a été dispensé dans mes classes.

Précisant toutefois qu'il ne s'agit pas d'hier, mais d'avant-hier; que je suis mal informé des changements qui ont pu survenir; que je parle de ces années, déjà lointaines, 1917-1923, où élève du Lycée de Mâcon, puis du Lycée du Parc, à Lyon, je me préparais, d'abord au baccalauréat, puis au concours d'entrée à l'École normale supérieure. L'enseignement laïc. Donc l'enseignement d'État. J'ignore ce qui se passait dans les écoles dites "libres", celles de l'enseignement confessionnel que je n'ai jamais fréquentées.

Un témoignage restreint, je le reconnaiss; mais qui peut avoir sa valeur documentaire. Et s'il m'a paru intéressant, peut-être, de le faire connaître, c'est que ce qui m'est arrivé a dû arriver à bien d'autres: le mal que j'ai eu, la peine que j'ai eue à me déprendre, lentement, des idées et des images que l'on avait jetées dans mon esprit, imposées à mon esprit en matière d'Histoire, les secousses qu'il m'a fallu donner (comme un homme pris dans des broussailles ou pataugeant dans la glu) pour substituer en moi aux légendes reçues et à l'Histoire menteuse les réalités passionnantes de l'Histoire telle quelle, de l'Histoire vraie.

Tout a commencé, je l'ai dit, avec ma thèse de doctorat, consacrée Lamartine², et entreprise au cours de ma vingt-sixième année. Quand je l'eus terminée, et "soutenue en Sorbonne", à trente-trois ans, j'avais fait une première découverte, dont les conséquences me furent salutaires³, sur l'inexactitude des images officielles. Et j'avais observé que les trois pontifes de la Critique dont nous devions répéter les sentences, MM. Ferdinand Brunetière, Émile Faguet et Jules Lemaître⁴, avaient ceci de commun: qu'ils étaient tous trois "bien-pensants" et vigoureusement dévoués à l'ordre établi l'ordre économique et social⁵.

D'où l'idée, proliférante, qu'on m'en avait conté, lycéen, sur bien des choses, probablement beaucoup de choses, en histoire littéraire comme en Histoire tout court, et que toutes sortes

1. En 1968 Guillemin ajoutait entre tirets : « et surtout, mois Français, dans un journal suisse ».

2. Ici, en 1968, Guillemin ajoutait entre parenthèses : « (pourquoi Lamartine? parce que je suis Mâconnais, comme il l'était) ».

3. Ici, en 1968, Guillemin mettait un point, passait à la ligne et enchaînait sur une évocation du « Lamartine authentique », bien différent, dit-il, « du personnage que l'on m'avait dressé à voir sous ce nom ». « On », c'étaient « les Papes de la critique littéraire » (voir la note suivante) selon lesquels « ce "grand poète" avait eu bien tort de "s'égarer dans la politique" (c'était la formule requise, l'axiome) et qu'il n'y avait fait que des "sottises" ».

4. Brunetière (1849-1906), directeur de la *Revue des Deux Mondes*, et Faguet (1847-1916) furent professeurs à la Sorbonne. Lemaître (1853-1914), normalien comme Faguet, quitta, lui, l'enseignement pour ne se consacrer qu'à la critique. Tous les trois furent académiciens.

5. Venait ici en 1968 un long paragraphe sur « la politique de Lamartine », qui, « loin d'être l'amateur brouillon, lyrique et nuageux dont il était convenu que nous devions rire avec une compassion narquoise, [...] avait su parfaitement ce qu'il faisait et où il allait; [...] et que, s'il était tombé, en effet, très rapidement du Pouvoir, ce n'était point le fait de sa légèreté incompétente, mais bien celui de manœuvriers implacables qui voyaient en lui (avec raison) un des plus dangereux adversaires de l'iniquité régnante ».

d'investigations étaient nécessaires si je voulais cesser d'être, ou du moins tenter de ne plus être, dans le domaine de la connaissance historique, "conditionné" comme un robot.

Vinrent ensuite mes tâtonnements autour de l'"affaire Jean-Jacques"⁶, et je comprenais peu à peu que le "Citoyen" avait l'appui des Rues-Basses, à Genève : il disait des horreurs sur le sort de la République de Genève, tombée aux mains des banquiers et dont les autorités n'étaient plus qu'un Conseil d'administration au service des affairistes. D'où les pieuses véhémences contre lui de ces magistrats qui s'accompagnaient si bien de Voltaire, un peu léger, certes, dans ses opinions religieuses mais richissime et par conséquent fréquentable, tout dévoué à l'ordre établi. Tandis que ce Rousseau! Un subversif; un trouble-fête. D'où le saint alibi des condamnations doctrinales. Le révolutionnaire était dénoncé comme impie⁷.

Et c'est ainsi qu'entraîné par Lamartine du côté des événements de 1848, par Hugo du côté du 2 décembre, par Zola du côté de l'affaire Dreyfus, j'en suis venu à me passionner pour l'Histoire tout court, ouvrant les yeux avec stupeur sur les arrangements concertés, et sans rapports avec le réel, dont mon esprit, jadis, avait été pourvu et que je voyais que je vois toujours s'épandre avec ampleur dans ces multiples périodiques, consacrés, paraît-il, à l'Histoire et dont l'intention évidente est de maintenir le grand public dans une vue du Passé décente, correcte et bénigne, qui fera des *lecteurs* autant d'*électeurs* rassurants.

Et c'est ainsi que j'ai compris :

- ce que fut, au vrai, ce "mouvement de 1789" qui faisait balbutier d'ivresse le bon Michelet; lequel s'écriait que « la Révolution fut désintéressée, oui, désintéressée; c'est là son côté sublime⁸ ». Tu parles ! Une bande qui veut la place d'une autre; la richesse mobilière (grands commerçants, manufacturiers, banquiers) qui veut se substituer, à la tête de l'État, à la richesse immobilière (aristocratie et clergé, principaux possesseurs du sol); mais, bien entendu, sur le dos du peuple au travail⁹, chargé d'entretenir les uns et les autres;

- ce qui se passa, pour de bon, dans la fameuse "nuit du 4 août", où la noblesse aurait, à ce qu'on raconte, sacrifialement renoncé à ses "droits féodaux"; mais non, elle n'y renonçait pas du tout; elle se déclarait simplement disposée à les vendre, si l'on voulait bien les lui racheter à prix d'or;

- en quoi consista la "Fédération" du 14 juillet 1790, dont on m'avait dit qu'elle était la première et grandiose manifestation de l'unité nationale; soyons sérieux; ce fut le grand congrès parisien de la bourgeoisie française armée, qui faisait savoir aux prolétaires des villes et des campagnes: "Bougez pas ! Nous sommes les maîtres; les fusils, c'est nous qui les tenons".

- pourquoi la guerre d'agression, voulue et déclarée, par la Cour et les Girondins réunis, en 1792? Parce que la Cour était persuadée du prompt écrasement de la France, par une Autriche qui rétablirait l'Autrichienne, épouse de Louis XVI, dans tous ses "droits" de 1788; et parce que les meneurs bourgeois du "jeu" révolutionnaire voyaient de nouveau devant eux la banqueroute, et qu'il leur fallait de l'argent, l'argent des autres, en Rhénanie et en Belgique;

6. Ici, à nouveau, très longue coupure (quarante lignes) pour éviter de répéter ce qui est résumé dans « Les risques du métier ». Guillemin rappelle qu'on lui a appris « que Rousseau était un peu fou, un peu réellement fou, en proie à cette manie connue, classée, qu'on appelle le "délire obsidional" », mais que la raison essentielle pour laquelle il a été « traqué » c'étaient sa foi, et ce souci de justice sociale qui « soulevait contre lui les haines possédantes ».

7. Suppression, ici, en 1975, d'une dizaine de lignes sur la haine de Bossuet envers Fénelon. thème déjà évoqué en 1965 dans un article repris ci-après p. 59 et suiv.

8. Préface de Michelet à la réédition, en 1868, de son *Histoire de la Révolution française* publiée de 1847 à 1853.

9. Guillemin coupe une métaphore de Victor Hugo comparant le peuple à une «cariatide», image déjà évoquée dans « Les risques du métier » (voir ci-dessus p. 18 et n. 4).

- la vérité sur Thermidor, qui mettait fin, par l'assassinat, à l'inacceptable parenthèse ouverte le 10 août, et aux menaces qu'un Robespierre faisait peser (avec ses propos sur les « limites » du droit de Propriété) sur le vieux système à faire des riches par l'exploitation des pauvres. A bas le « monstre » clamait Mme de Staël, la financière, et, les "bandits" liquidés, les "honnêtes gens" respirèrent; Boissy d'Anglas prononça alors les paroles libératrices: « Un pays gouverné par les propriétaires est dans l'ordre naturel¹⁰ ». Ce qui était bien l'avis de Diderot. Voir son article « Représentants », dans l'Encyclopédie¹¹.

Et cætera... Et cætera... Comme tout s'éclairait quand on ne se laissait plus, selon le conseil de Victor Hugo, « monter sur la cervelle¹² », quand on regardait soi-même (écartant les verres colorés ou les bandeaux - qu'on vous avait mis sur les yeux) les faits, les textes, les documents! Comme les choses deviennent différentes de ce qu'on nous a raconté, sur le 18 Brumaire par exemple, et les "trois glorieuses" de 1830, et le coup du 2 décembre et la guerre de 1870-71 et bien d'autres événements. Les légendes qui se dissolvent. La vérité qui les remplace¹³.

10. La formule exacte, qui est une réponse au député Thibaudeau (voir p. 277, n. 3), se termine par : « est dans l'ordre social ». - François-Antoine, comte de Boissy d'Anglas (1756-1826), président de la Convention après le 9 Thermidor, est, en 1795, le principal inspirateur de la Constitution de l'an III qui a mis à bas toutes les avancées tentées par Robespierre.

11. Ces deux phrases sur Diderot sont ajoutées en 1975.

12. Ces mots souvent cités par Guillemin viennent d'un grand poème tardif intitulé *L'Âne*. Hugo y raconte la colère de l'âne Patience rossé par les humains et qui a décidé de leur dire leur fait : « Gardez votre savoir sans but, dont je suis las, / Et ne m'en faites point tourner la manivelle. / Montez-moi sur le dos, mais non sur la cervelle » (Calmann-Lévy, 1880, p. 26).

13. Ces deux courtes phrases remplacent une dizaine de lignes sur la ressemblance entre 1789 et 1870, thème plusieurs fois abordé ailleurs dans le volume du C.E.P.